



L'EMBOBINÉ

Association loi de 1901, pour la jubilation des cinéphiles,
vous propose

Titre : TU N'AIMERAS POINT

année 2009 (Israël) durée 1 h 30

Réalisateur : Haïm Tabakman

Acteurs : Zohar Strauss, Ran Danker, Tinkerbell, Tzahi Grad, Isaac Sharry, Avi Grayinik.

Scénario : Merav Doster.

Présenté dans la section Un Certain regard, Festival de Cannes 2009.

Aaron est un respectable boucher de la communauté juive orthodoxe de Jérusalem, marié et père de quatre enfants. Un jour, il rencontre Ezri, un jeune étudiant dont il tombe amoureux. Bouleversé par son désir, il commence à négliger sa famille et sa vie au sein de la communauté. Mais la culpabilité, le tourment et la pression des siens vont le pousser à prendre une grave décision.

Lisons Jean Roy dans *l'Humanité* du mercredi 2 septembre 2009 « Le conflit entre deux passions, comme entre le bien et le mal, dépasse ici l'anecdote, sulfureuse à souhait par ailleurs ».

Ramuz, grand écrivain suisse par trop méconnu, a dit un jour : « les choses que j'aime ne s'aiment pas entre elles ». Cette belle phrase pourrait figurer en exergue du *Tu n'aimeras point*, film découvert à Cannes dans la section Un certain regard sous le titre *Eyes Wide open*, tant, à elle seule, elle résume l'œuvre. Nous sommes au cœur de la Jérusalem historique, dans le quartier qui incarne la quintessence de l'orthodoxie. Il n'y a là qu'hommes en noir proclamant leur rejet du monde par l'ignorance du rasage ou du bronzage comme le port de vêtements de matières peu nobles à la coupe mal définie. Une secte quoi, sinon que les sectes ont vocation à faire du prosélytisme là où les ultraorthodoxes se replient sur leur communauté comme dans une forteresse assiégée. C'est là que vit Aaron (Zohar Strauss) qui partage son temps entre l'étude des textes sacrés, son commerce de boucherie et sa famille, soit son épouse et ses quatre jeunes fils, prélude probable à bien d'autres. Pas de conflit interne donc (différence majeure avec Kadosh d'Amos Gitai), mais un conflit externe qui va prendre les traits d'Ezri (Ran Danker), étudiant dans le besoin, de dix ans son cadet, qu'il embauche comme commis dans sa modeste boucherie. Les avances sexuelles que lui fait ce dernier vont susciter en lui un profond trouble jusqu'à ce que le démon l'emporte. Rien ne pouvant rester secret dans un milieu où chacun scrute l'autre en permanence, le scandale est garanti (pour qui voudrait en savoir plus sur l'homosexualité chez les haredim, voir les entretiens avec des rabbins gays dans le formidable documentaire de Sandi DuBowski, *Trembling before G-d*).

Sur ce sujet périlleux, le film fait preuve de grandes qualités, à l'écriture comme à la réalisation. A l'écriture (scénario de Merav Doster), en évitant que l'œuvre se replie sur elle-même. La situation n'aurait pas forcément été différente dans un village français pétri de catholicisme il n'y a pas si longtemps et, *nostra culpa*, les œuvres complètes de Jeannette Thorez-Vermeersch ne sont pas forcément exemptes de scories sur ce point. C'est donc un problème de fond qui est traité à travers le cas particulier. A la réalisation, par une mise en scène impeccable, qui joue admirablement du chromatisme comme elle refuse le contrechamp dans une distance toujours juste par rapport à l'action. Que la première scène chaude ait lieu dans la chambre froide de la boucherie est le parfait exemple d'un travail maîtrisé sur l'unité des contraires. Jean Roy.

Quant à Jacques Mandelbaum dans *Le Monde* du mercredi 2 septembre 2009, il écrit : Inutile d'aller chercher midi à 14 heures pour expliquer la présence récurrente du cinéma israélien sur les écrans : elle tient au surprenant réservoir de talents sur un petit territoire et à la puissance critique dont les réalisateurs témoignent à l'égard des maux du pays. Le premier long métrage de Haïm Tabakman, *Tu n'aimeras point*, remarqué en mai au Festival de Cannes, possède à très haute dose ces deux vertus.

Le sujet du film n'y va pourtant pas avec le dos de la cuillère ; il offre même toutes les raisons de s'inquiéter. Un boucher ultraorthodoxe de Jérusalem, marié et père de famille, s'éprend avec une passion irréprouvable d'un jeune étudiant d'une école talmudique.

Familier des grincements politiques et des couples improbables (militaires homosexuels, idylle israélo-palestinienne...), jamais le cinéma israélien n'était allé aussi loin dans ce que l'on pourrait tenir pour une scabreuse provocation. Il faut donc voir le film pour prendre la mesure d'une oeuvre sensible et subtile, qui ne simplifie rien, et qui parvient à nous attacher, comme si de rien n'était, à son récit et à ses personnages. Il y a là, au vu de la délicatesse et du péril du sujet, la matière d'un exploit.

Aaron, boucher d'une communauté de stricte obédience cloîtrée dans un quartier réservé de Jérusalem, vient de perdre son père. Tandis qu'il rouvre la boutique sous une pluie battante, un jeune homme venu d'ailleurs, étudiant talmudique en quête d'un travail et d'un logement, s'y abrite. A la recherche d'un employé, le taciturne Aaron finira par engager Ezri, en le logeant provisoirement dans sa boutique. Le mystère qui entoure Ezri, sa beauté ténébreuse, la liberté intérieure qu'il s'autorise à l'égard du joug de la Loi juive, ouvrent insensiblement en Aaron, réglé comme un métronome sur les commandements de sa foi et les us de sa communauté, une brèche qui se transforme bientôt en abîme.

La boucherie deviendra le lieu où les deux amants se cachent, avant que la rumeur puis le scandale et les menaces ne finissent par les déloger, plaçant Aaron devant le choix de la rupture familiale et sociale ou du renoncement à sa passion. Ce développement narratif ne procède pourtant pas de ce moment attendu où le réalisateur abattrait ses cartes pour mieux stigmatiser l'obscurantisme de la religion. Ici, chacun a ses raisons, et le personnage d'Aaron est aussi sincère dans l'amour qu'il porte à sa femme que dans la passion qui l'attire vers Ezri, dans l'adhésion à sa foi que dans le désir qui le pousse à la transgresser. Ce que montre en revanche très finement le film, en faisant du personnage et plus encore du corps d'Aaron le lieu privilégié de cette tension, c'est cette limite au-delà de laquelle les deux logiques se révèlent inconciliables.

Et la démonstration n'est aussi convaincante que parce qu'elle passe par les moyens de la mise en scène plutôt que par ceux du discours. Tout dans l'évocation des moeurs communautaires trahit ainsi l'assujettissement volontaire à une loi qui maintient le corps et la nature dans la sphère de la spiritualité et du rituel : l'exiguïté de l'espace, l'absence d'horizon, les couches de vêtements superposés sur la chair, la codification de l'acte sexuel, le foulard de la femme masquant une somptueuse chevelure, le strict respect de la moralité et des apparences. Tout, dans la relation qui unit les deux hommes, renvoie en revanche au dérèglement, mais aussi à la libération du désir : la baignade dans la source, la reconquête de la nudité et du dépouillement, la flamme d'un baiser dans une chambre froide, la spontanéité des gestes, l'oubli de soi-même et du monde. D'avoir fait du personnage d'Aaron un boucher n'est pas anodin, au regard de la tradition juive. Car sa fonction, qui consiste à cachériser la viande en la vidant de son sang, en fait un homme qui se situe à la croisée du pur et de l'impur. Que par une piquante ironie, Aaron se nomme par surcroît Fleischman - ce qui signifie au sens propre "boucher" et au sens étymologique "l'homme de la chair" - inscrit jusque dans son nom le conflit qui le traverse.

Il y a d'ailleurs quelque chose de la parabole dans ce film épuré, qui fait du personnage d'Ezri une sorte de tentateur, incarnation de ce corps désirable qui serait - au contraire du christianisme dont on perçoit des résonances dans la remarquable composition musicale de Nathaniel Mechaly - comme l'ange déchu du judaïsme. Voici en tout cas un film qui, après *Kadosh* (1999), d'Amos Gitai, *Avanim* (2004), de Raphaël Nadjari, et *My Father, My Lord*, de David Volach, témoigne avec acuité de l'épineux problème des rapports entre laïcité et religion en Israël, enjeu dont la résurgence frappe aujourd'hui à toutes les portes. Jacques Mandelbaum.

Cinéma Marivaux les jeudi 10 décembre 2009 (18 h 30 et 21 h) et lundi 14 décembre 2009 (21 h).

Prochaines séances :

Niko le petit renne (finlandais)

Judi 17 décembre 2009 à 18 h 30

Hôtel Woodstock de Ang Lee

Judi 17 décembre 2009 à 18 h 30 et 21 h

Lundi 21 décembre 2009 à 21 h

Pourquoi adhérer à l'Embobiné ?

Pour bénéficier du tarif réduit

Pour recevoir les programmes

Pour être invité à chaque réunion d'animation pour faire part de vos critiques et suggestions

ET proposer à la programmation les films que vous avez envie de voir.